

Être par-delà les apparences : Leïla Baalbaki, Samia Benameur et Nina Bouraoui, des femmes libres et libérées par l'écriture

Lina RIBEIRO

Université de La Réunion – France

lina.ribeiro@univ-reunion.fr

Résumé

Cet article vise à mettre en avant trois figures féminines qui ont su s'affranchir de certaines contraintes ou limites sociales et / ou culturelles pour laisser libre cours à leurs pensées. L'écriture pour elles avait un but non seulement personnel mais aussi social et éthique. Écrire pour elles est avant tout une arme qui leur permet de se dire et de faire la femme libre que vit en chacune.

Mots-clés : affirmation de soi - écriture - féminité - liberté - littérature

Introduction

« Je me contente d'être et ne me soucie guère de l'image que les autres peuvent se forger de moi... »

Tels furent les propos tenus par Leïla Baalbaki, lors d'une entrevue accordée pour la revue *L'Orient Littéraire* (2020). Ces mots expriment, de la part de celle qui a connu des moments difficiles dans sa vie, une volonté de détachement, pour tenter de vivre pour soi, plutôt que de vivre pour et selon les autres. S'inscrivant dans la ligne droite de l'écriture saganienne des années 60, dans le contexte de la Francophonie, Leïla Baalbaki fait figure – à côté de deux autres romancières, que nous avons sélectionnées pour cet article, à savoir Samia Benameur (Maïssa Bey, de son nom de plume) et Nina Bouraoui - d'une femme libre et qui manifeste son émancipation par l'écriture.

1. Des destinées croisées

L'une est libanaise, l'autre est algérienne et la troisième française, mais née d'un père algérien. Elles ont aussi des années d'écart, puisque une trentaine d'années séparent Baalbaki de Bouraoui, mais cela ne nuit aucunement aux regroupement possibles entre ces deux auteurs à

Date de réception : 21/04/2023

Date de publication : 01/06/2023

commencer par les lettres initiales et finales de leurs noms respectifs. Nina Bouraoui a passé quatorze années de sa vie en Algérie, Leïla Baalbaki a, de son côté, fait l'expérience de la difficulté d'être écrivain dans le monde arabe, mais déterminée elle ne cède pas à l'opposition. Nous sommes dans les années 60, Leïla Baalbaki suit des études à La Sorbonne et se fait surnommer la « Françoise Sagan du Liban ». C'est en 1958, soit quatre ans après la publication de *Bonjour tristesse*, de la « vraie » Françoise Sagan, que Leïla Baalbaki publiait son premier roman *Ana Ahya*, lequel sera traduit et publié en France, en 1961, sous le titre *Je vis* [أنا أحيًا *ana 'ahyâ*]. Ce prédicat, en apparence simple, est loin d'être simpliste et se veut comme le prolongement moderne du Cogito cartésien. Ici nul besoin est de penser pour être, l'existence elle-même et la manifestation scripturale qui en découle sont, à elles seules, déjà tout un programme. Et, comme le dira Leïla Baalbaki elle-même, elle ne peut écrire que ce qui émane d'elle. En somme, elle écrit avec ce qu'elle est, comme elle est, et ne peut se départir de son être. Vivre est pour Leïla Baalbaki une découverte, une chance, un cadeau et donc un bien à sauvegarder.

C'est aussi le cadre sanglant de la guerre que Leïla Slimani, romancière française née en 1981, a choisi de mettre en avant dans son roman au titre non moins évocateur *Le pays des autres*, publié en 2020, qui laisse transparaître cette idée de déracinement au cœur de ce pays en plein conflit : « C'était l'année 1953, des hommes fournissaient leurs armes pour obtenir leur indépendance et d'autres pour la leur refuser » ; alors que la vie continue pour Aïcha, qui va pouvoir « retourner à l'école (...) apprendre et se faire des amis pour toujours », lui dit sa mère Mathilde, lui faisant ainsi entrevoir la saveur d'une autre vie, la seule qui ait du sens, la « vraie » (pp. 67-68). Quand on vit enfermé(e), reclus(e), on ignore qu'une autre vie puisse exister « ailleurs » (Slimani, 2020).

2. Des styles particuliers : des femmes proches et lointaines

Si la « Françoise Sagan libanaise » qu'est Leïla Baalbaki a intitulé son premier roman *Je vis* (1961), c'est afin de rendre hommage à ce bien et ce don précieux qu'est la vie, reçue et donnée. Victorieuse sur la mort, sa pire ennemie, le roman nous donne à découvrir le combat de Lina Fayyad, l'héroïne, qui tombe amoureuse de l'irakien Baha, étudiant comme elle dans une Université américaine. En femme émancipée est dans les extrêmes et n'y trouve pour seule limite que la tentative de

suicide lequel a échoué et lui a permis de porter un regard rétrospectif sur elle-même et ce qui lui reste de sa vie, c'est-à-dire RIEN qu'un vide immense et infructueux. À travers le personnage de Lina, l'autrice donne à réfléchir sur le déterminisme, sommes-nous condamnés à rester fidèles à notre passé et à notre identité première?

Retenons aussi cette auto-affirmation de soi via le recours au pronom personnel subjectif de la première personne. On sait aussi que pendant longtemps le « nounoiement » (De Fornel, 1994) était de mise. Se dire à la première personne, comme dans le genre autobiographique c'est déjà une première forme de libération pour le personnage et de l'autrice à travers ce dernier. Il reste que ce « je », qu'il renvoie à celui de l'héroïne Lina Fayyad ou à celui de l'autrice elle-même, n'est pas une simple entité linguistique ou encore un embrayeur narratif, il a une épaisseur : c'est un « je » tout aussi physique que moral.

Née en 1950, Maïssa Bey, de son vrai Samia Benameur, est une autrice de langue algérienne qui apprit à lire avec son père instituteur, et devint professeure de français et romancière. Dans un entretien portant sur la question de « L'écriture de soi et les Femmes du Maghreb », Maïssa Bey se confie sur sa vie, son enfance et notamment la place et le rôle que joua son père dans son parcours de femme de Lettres. Son goût pour la littérature est né d'un apprentissage précoce de la lecture (Bey, 2007), grâce à son père, mais à son insu. C'est ici que se révèle la détermination d'un être et, de surcroît, une femme, à l'époque une petite fille encore dont le caractère semble déjà empreint d'une certaine ambition et d'une volonté affirmée, laquelle se refuse à un déterminisme consenti, à l'instar de celui que dut accepter sa mère, condamnée à rester femme au foyer alors même qu'elle savait lire et écrire.

Ce petit « Éden » que connut Maïssa Bey et qui berça son enfance, alors même qu'elle savait qu'il n'était pas donné à tous, même à ses plus proches parents, ne durera pas. Menacée, elle et sa famille de quitter le logement de fonction, attendant à l'école, ils trouvèrent alors refuge à Ténès chez son grand-père maternel, où les parents de ses camarades l'invectivaient et refusaient d'admettre qu'elle, une « mauresque » puisse être plus brillante que les élèves françaises. Et la preuve la plus criante en fut son admission au lycée Fromentin d'Alger, où sont admises uniquement les filles de colons, et qui les contraint à quitter Ténès après trois années difficiles.

La jeune Maïssa aura, hélas, à affronter pire encore, et notamment des menaces et manifestations raciales, moments douloureux revécus, rappelés et ravivés dans ses œuvres. L'écrire est aussi une façon de s'en libérer. Épouse et mère mais femme et femme de Lettres surtout plus par passion que par nécessité, une autre manière aussi d'être à soi, aux autres, au monde, pour former, transmettre ce qu'elle-même avait apprise, à l'instar et à la suite de son père.

Mais comment être agréée de ses connaissances et de son voisinage, comment culturellement est accueillie l'attitude de femme libre et libérée et, de surcroît, cet engouement pour le travail que seule la passion de transmettre justifie?

Ce qu'elle découvre en elle et autour d'elle, Maïssa Bey le vit fortement et le livre – en partie – au moyen de l'écriture qui prend dès lors une tournure militante pour des causes qui, dès les années 70 (1974, plus exactement), lui semblent méprisantes et irrespectueuses de l'identité corporelle et personnelle de l'être féminin.

Toutefois par modestie, retenue naturelle ou davantage culturelle, Maïssa Bey conserve, à titre privé, une partie de ses écrits, par crainte de choquer et peut-être aussi par fausse modestie. Comme si cela était donné aux autres mais non à elle Maïssa... jusqu'au jour où le désir de donner un autre sens à sa vie, autre que celui seulement d'être une épouse et une mère comblée, fait naître en celle qui choisira alors le nom de plume Samia Benameur, comme pour dire que c'est elle qui écrit, mais ce n'est pas vraiment elle, pour aller dans le sens de la célèbre formule rimbaldienne « je est un autre ».

Écrire est aussi pour la nouvelle autrice Samia Benameur une manière de voir autre chose que les durs heurts et affrontements politiques qu'elle a connu avec sous la période de l'OAS et le terrorisme et c'est surtout la situation de l'Algérie à l'époque qui intéressait les lecteurs plus que ce qu'avait à dire l'autrice Maïssa Bey, elle qui sait pourtant s'effacer pour laisser place à un système énonciatif à deux voix, celles d'Ali et Lilas qui font partager aux lecteurs trente années de l'histoire de l'Algérie (1962-1991). Tout le talent de Maïssa Bey se trouve dans cette finesse de l'écriture qui consiste à narrer de manière poétique des faits aussi poignants que ceux de la corruption et la montée intégriste (*Bleu blanc vert*, 2006).

Paru en 1991, *La voyageuse interdite*, le premier roman de Nina Bouraoui aborde la question de l'identité féminine à travers les conditions de vie de la femme cloîtrée, de celle qui dans la famille algérienne n'occupe qu'une

place secondaire. Si l'histoire est vue et relatée par une protagoniste et narratrice prénommée Fikria, on peut y déceler, comme dans l'ensemble de son œuvre, des allusions autobiographiques avec celle qui a dû affronter le regard des autres face à une homosexualité pleinement assumée et le caractère *Garçon manqué*, pour faire écho à l'un de ses ouvrages, qu'on lui reconnaissait lorsqu'elle était petite. Peut-être notamment en raison de son enfance, période au cours de laquelle elle a été amenée à côtoyer des familles métissées (désignées de « bi »), au cœur du désert du Tassili ou du Hoggar? Contrainte à quitter de force la terre d'Algérie, Nina Bouraoui vit cet événement comme une rupture avec son lieu de vie, qui laisse derrière elle une profonde amertume et la nostalgie de son enfance.

Et les questions relatives à son identité nationale qui en découlent : était-elle française? Ou bien algérienne? Les deux à la fois, ou ni l'un ni l'autre? Elle opte pour le mode indéfini. Que faire? Se défendre pour exprimer sa révolte? Se taire pour affirmer son détachement. Écrire semble la solution la plus adéquate, pour délimiter son camp et dire son appartenance que ce soit au niveau de l'identité patriotique ou sexuelle.

C'est une quête introspective qui entretient et alimente les œuvres Nina Bouraoui. Elle y livre ses pensées et se livre elle-même, voire se délivre de ses « Mauvaises pensées ». Au fil de l'écriture et de ses parutions, l'écriture de Nina Bouraoui revêt une dimension tout aussi cathartique qu'artistique. L'écriture se veut, par la même occasion, expérimentale et un défi auctorial : écrire une œuvre totalement à l'imparfait ; ou encore la présenter tout d'un bloc, sans chapitre, ni paragraphe, comme un fil de vie ininterrompu. Écrire est encore un moyen de laisser transparaître le fond de l'être de l'autrice et de ses aspirations. Si elle écrit à partir d'elle et de sa vie, son œuvre n'est pas pour autant autocentrée, mais s'adresse à tout lecteur, avec une note d'espoir que traduisent ces mots : « Je voudrais que ce soit un livre pour les amoureux et pour tous ceux qui ont perdu la foi en l'amour ».

Conclusion

Écrits de soi, écrits sur soi mais pas seulement, mémoires de femmes autrices, qui ont par leurs écrits, libres et novateurs, émanciper l'écriture et donné un autre sens à leurs vies et des mots à leurs combats. Elles font aussi revivre un temps et un passé souvent douloureux rattachés des lieux qu'elles ont connu et où elles ont vécu tels que la ville de Beyrouth (au Liban), pendant les années 60 avec Leïla Baalbaki, l'Algérie avec Nina

Date de réception : 21/04/2023

Date de publication : 01/06/2023

Bouraoui et plus particulièrement le village de Bey avec Ksar-el-Boukari (Boghari autrefois), ou encore Ténès avec Maïssa Bey, qui deviennent des lieux de la mémoire d'une culture, d'une civilisation et d'une génération, dont ces autrices retracent la vie, cette vie qu'elles portent en elles, cette vie qu'elles défendent et transmettent en femmes de Lettres, en femmes tout simplement.



Œuvres citées (références bibliographiques)

- BAALBAKI, L. (1961). *Je vis*. Seuil
- BOURAOUI, N. (1991). *La Voyeuse interdite*. Stock
- BOURAOUI, N. (2000). *Garçon manqué*. Stock
- BOURAOUI, N. (2005). *Mes mauvaises pensées*. Stock
- BEY, M. (2006). *Bleu blanc vert*. Éditions de l'Aube
- BEY, M. (2011). *Au commencement était la mer*. Éditions de l'Aube
- DE FORNEL, M. (1994) « Pluralisation de la personne et variation pronominale ». In : Faits de langues, n°3, Mars 1994. *La Personne*. pp. 185-192.
- SLIMANI, L. (2020). *Le Pays des autres*. Gallimard

Notice biobibliographique de l'auteur

- L'autobiographie d'un autre, une contribution à la construction de soi chez des collégiens d'une banlieue parisienne. Publié dans la revue «La Recherche En Éducation» <https://www.periodicos.ufam.edu.br/index.php/larecherche>
- Article pour un ouvrage collectif sous la direction de Fatima Chnane - Davin & Mina Sadiqui. «Analyse des pratiques et réflexivité en formation des enseignants. Enjeux, dispositifs et modalités de mise en œuvre» (en cours de publication).
- Réformer l'école? L'apport de l'éducation comparée ; hommage à Louis Porcher.
- Association française pour le développement de l'éducation comparée et des échanges. Colloque international. Groux, Dominique (1949-...), Voulgre, Emmanuelle, Combemorel, Christelle, Langouët, Gabriel (1935-...). Association française pour le développement de l'éducation comparée et des échanges : Colloque international. Édition, L'Harmattan, 2017.
- « À la recherche du temps ostérien »
- André Bellatorre & Sylviane Saugues, *L'Aventure narrative, lecture à deux voix des romans de Christian Oster*, Éd. Hermann, 2013, 310 pages.
- <http://www.fabula.org/revue/document8908.php>
- « L'écrivain face à sa responsabilité »
- Gisèle Sapiro, *La Sociologie de la littérature*, La Découverte, Col. « Repères Sociologie », Paris, 2014.



